temps humides que pendant les grandes chaleurs. On a même souvent observé que les bêtes atteintes en plein été étaient les plus difficiles à guérir. N'avons-nous pas vu aussi, il y a deux ans, par une succession de temps humides, la diphthérie sévissant à l'état épidémique sur tout un département (nous ne le citerons pas, mais tous les amateurs le nommeront), à tel point qu'il était impossible d'en faire venir aucune bête, même des basses-cours les mieux soignées, qui ne fût plus ou moins atteinte. Le temps étant revenu, l'intensité de l'épidémie a sensiblement diminué.

Cette coïncidence des pluies avec l'explosion de la diphthérie ne pourrait-elle donner, dans une certaine mesure, raison aux auteurs qui, pendant ces dernières années surtout, ont comparé la diphthérie à une sorte de fièvre paludéenne? Ne serait-ce pas le cas de penser à la décomposition des substances albuminoïdes de nature végétale, qui, s'élevant dans l'air, produiraient l'infection du milieu ambiant, lequel à son tour transmettrait, par la voie pulmonaire, cette septicémie à l'organisme? Quoiqu'il en soit, cette remarque est le fait de l'observation.

20. Parmi les causes de second ordre, nous citerons la *misère*. Pour la diphthérie, comme pour toutes les autres épidémies, dit M. Ernest Besnier, la *misère* apparaît au premier rang des conditions qui en favorisent le développement et qui en aggravent les manifestations; pour la diphthérie, comme pour toutes les autres épidémies, l'amélioration des conditions hygiéniques et sociales doit prendre place au premier rang des préoccupations des véritables philanthropes.

Il est une autre cause tout aussi puissante, c'est l'*agglomération* dans un espace étroit et mal aéré d'une grande quantité d'enfants.

Enfin, comme dernière cause, nous citerons la *contagion* et l'*infection*, entendant par infection, la diphthérie qui naît spontanément sans cause connue, appréciable, et par contagion, celle, enfin, que nous verrons apparaître à la suite de rapports avec des personnes venant d'un lieu infecté.

Toutes ces causes, même la *misère* sont bien celles qui amènent l'épidémie dans nos basses-cours. La *misère* pour les animaux ne consiste-t-elle pas dans le manque de liberté, dans la réclusion en un parquet humide et infecté, dans une nourriture jetée sans soin, sur un sol boueux et imprégné d'ordures, dans la privation d'eau fraîche et pure et dans le manque d'abri suffisant contre les intempéries des saisons.

En supprimant la *misère* chez les volatiles on enlèverait à la diphthérie un de ses principaux aliments.

Si notre étude ne conclut pas par un remède radical, au moins pourrait-elle prétendre à ce résultat, que tout éleveur étant définitivement fixé sur la forme de la maladie et sur les causes qui l'engendrent, pourra prendre, pour l'installation de sa basse-cour, toutes les précautions et toutes les mesures d'hygiène nécessaires pour en combattre l'invasion. C'est à l'application de ces principes que nous devons d'avoir vu la diphthérie disparaître complètement de notre élevage. Jusque là, nous avons essayé tous les traitements curatifs connus.

Nous avons dû des guérisons aux poudres salicylées et aux diverses formules pharmaceutiques, mais jamais le mal n'avait été entravé dans sa marche.

Le pétrole employé sous forme d'inhalation et de gargarisme ou même de potion à très faible dose est un des agents qui nous aient rendu les plus grands services, mais quel que soit le remède appliqué, il est un ensemble de soins qu'il est important de ne pas négliger, car ils contribuent, pour la plus large part, à la guérison.

Le premier de ces soins est une visite attentive, chaque matin, à tous les parquets pour saisir le moindre symptôme de maladie, puis la séquestration immédiate du sujet atteint.

Mais une fois les remèdes administrés, il ne suffit pas d'enfermer le malade dans une cabane, et de lui donner chaque

jour quelques prises de poudre qui sont perdues la plupart du temps, il faut le maintenir dans un endroit absolument sec, abrité du vent et des courants d'air et surtout où la température soit la plus régulière possible et se maintienne entre 10 et 15 degrés centigrades.

La température constante est une des conditions *sine qua non* de la guérison. Si le malade manque d'appétit, il faut lui faire prendre de force une nourriture fortifiante et tonique et lui donner constamment du sulfate de fer dans sa boisson.

Nous sommes très partisan de faire avaler deux fois par jour, en dehors du traitement, quelques gouttes de jus de citron.

L'acide citrique influe à la fois comme cicatrisant sur les plaies du larynx et comme excitant sur l'économie générale.

Nous ne chercherons pas à donner des formules parfaites de poudres ou de potions, nous laisserons ce soin aux chimistes distingués qui se sont tout spécialement consacrés à l'étude des maladies des volailles; nous conseillerons, cependant, d'éviter les recettes trop compliquées.

De toute cette étude, peut-être un peu longue, une chose ressort avec évidence, c'est que la diphthérie n'est point un fléau que nous ne puissions combattre. Sachant exactement d'où il vient, quel il est, ses incursions ne sont plus à craindre que sur les terrains mal défendus.

Nous nous estimerons amplement satisfait, si notre travail a pu servir à nos confrères pour organiser une défense raisonnée contre notre ennemi commun.—VOITELLIER.

(L'Aviculteur.)

VIGNES EN POTS.

M. J. Filiatrault, de Montréal, nous écrit qu'il cultive 56 vignes en pots, de variétés diverses. Il entend faire mûrir dans la maison les fruits qui seraient trop tardifs, et toutes les vignes seront encavées l'hiver.

M. Filiatrault espère se procurer ainsi, à bon marché, une grande variété de fruits qui ne mûriraient pas dans notre climat par tout autre système.

C'est un essai que nous suivrons avec intérêt.

Nelson & Beaconsfield.

Voilà deux grands noms cités à propos d'une bien pauvre chose: la vigne Beaconsfield.

Le numéro de mai de l'*Illustrated Journal of Agriculture* contient une courte lettre signée John Nelson jr réclamant contre une assertion que j'ai faite dans un article signé de mon nom et publié dans le *Journal d'Agriculture illustré* de mars dernier.

Voici de quoi il s'agit: dans l'article que je viens de mentionner je dis que le raisin Hartford Prolific est de dix jours plus hâtif que le raisin Beaconsfield. A cela, M. Nelson répond ce qui suit, adressé au rédacteur du Journal:

(Traduction.) "Cher Monsieur.—Dans le dernier numéro du journal français, je trouve, dans un article sur la viticulture, sous la signature de J. C. Chapais, l'affirmation que le Beaconsfield, ou "Champion, est de 15 jours plus tardif à mûrir son fruit que le "Hartford Prolific, bien que MM. Bush, Son et Meissner, de "Saint-Louis, qui sont généralement regardés comme les meilleures autorités, dans les Etats, disent que le Hartford Prolific "est de 15 jours plus tardif que le Champion ou Beaconsfield. "Pour ce qui concerne la qualité du fruit (Beaconsfield), je ne "prétendrai pas qu'il n'y ait pas de meilleur fruit. Cependant "il s'est vendu 10c par lb. la dernière saison, et comme raisin "hâtif, j'ai encore à apprendre qu'il puisse être battu. En faisant paraître cette lettre dans les deux éditions française et "anglaise de votre journal, vous obligerez votre obéissant serviteur."

"JOHN NELSON, JR."

"Montréal, 18 avril 1882."

Cette lettre n'est venue à ma connaissance que dernièrement; elle contient plusieurs défauts.

1o. Elle exige une réponse longue et ennuyeuse, je le crains, pour M. Nelson. 2o. Elle me fait dire ce que je n'ai jamais dit. 3o. Elle contredit ce que les propriétaires du Beaconsfield ont